

Jonathan Coe

Bienvenue au club



folio

COLLECTION FOLIO

Jonathan Coe

Bienvenue au club

*Traduit de l'anglais
par Jamila et Serge Chauvin*

Gallimard

Titre original :

THE ROTTERS' CLUB

© Jonathan Coe, 2001.

© Éditions Gallimard, 2003, pour la traduction française.

Né en 1961, à Birmingham, en Angleterre, Jonathan Coe a fait ses études à Trinity College à Cambridge. Il a écrit des articles pour le *Guardian*, la *London Review of Books*, le *Times Literary Supplement*...

Il a reçu le prix Femina étranger en 1995 pour son quatrième roman, *Testament à l'anglaise* (Folio n° 2992), et le prix Médicis étranger en 1998 pour *La maison du sommeil* (Folio n° 3389).

Pour Janine, Matilda et Madeline

Par une nuit étoilée de l'année 2003, sous le ciel limpide et bleu-noir de Berlin, deux jeunes gens s'apprêtaient à dîner. Ils s'appelaient Sophie et Patrick.

Les deux jeunes gens ne s'étaient jamais rencontrés jusqu'à ce jour. Sophie visitait Berlin avec sa mère, Patrick visitait Berlin avec son père. La mère de Sophie et le père de Patrick s'étaient connus, vaguement, il y a bien longtemps. Le père de Patrick s'était même brièvement amouraché de la mère de Sophie, lorsqu'ils étaient encore au lycée. Mais cela faisait vingt-neuf ans qu'ils ne s'étaient pas adressé la parole.

— Ils sont allés où, d'après toi ? demanda Sophie.

— Danser, sûrement. Faire la tournée des boîtes techno.

— Tu plaisantes ?

— Évidemment. Mon père n'a jamais mis les pieds en boîte. Et le dernier disque qu'il a acheté, c'était un Barclay James Harvest.

— Qui ça ?

— C'est bien ce que je dis.

Sophie et Patrick regardèrent apparaître un

énorme monstre illuminé de verre et de béton : le nouveau Reichstag. Le restaurant qu'ils avaient choisi, au sommet de la tour de télévision qui surplombe l'Alexanderplatz, tournait sur lui-même, et plus vite qu'ils ne l'auraient cru. Apparemment, la vitesse de rotation avait doublé depuis la réunification.

— Comment va ta mère ? demanda Patrick. Elle s'est remise ?

— Oh oui, rien de grave. On est rentrées à l'hôtel et elle s'est allongée un peu. Et après, elle allait bien. On a attendu une heure ou deux, et on est sorties faire les magasins. C'est là que j'ai trouvé ma jupe.

— Elle te va très bien, tu es superbe.

— En tout cas, je suis plutôt contente que ça se soit passé comme ça, parce que sinon ton père ne l'aurait pas reconnue.

— Non, sans doute pas.

— Et nous, on ne serait pas ici, pas vrai ? Ça doit être le destin. Enfin, un truc comme ça.

Étrange situation que la leur. Il y avait entre leurs parents comme une intimité spontanée, eux qui ne s'étaient pas vus depuis si longtemps. Ils s'étaient abandonnés à leurs retrouvailles avec une sorte de soulagement joyeux, comme si cette rencontre de hasard dans un salon de thé berlinois pouvait effacer toutes ces décennies, apaiser la douleur du temps passé. Ce qui avait condamné Sophie et Patrick à se débattre dans une intimité à eux, beaucoup plus gauche. Ils n'avaient rien en commun, ils s'en rendaient bien compte, sinon le passé de leurs parents.

— Ton père parle souvent de ses années de lycée ? demanda Sophie.

— Eh bien... c'est marrant. Avant, il n'en parlait

jamais. Mais depuis quelque temps, ça lui revient. Des gens qu'il connaissait à l'époque sont réapparus. Tiens, un garçon qui s'appelait...

— Harding ?

— Oui. Tu as entendu parler de lui ?

— Un peu. J'aimerais bien en savoir plus.

— Alors je vais te raconter. Et des fois, papa parle de ton oncle. Ton oncle Benjamin.

— Ah, oui ! Ils étaient copains, non ?

— C'était son meilleur ami, je crois.

— Tu savais qu'ils avaient joué ensemble dans un groupe ?

— Non, il n'en a jamais parlé.

— Et le journal qu'ils éditaient ?

— Non, il ne m'en a jamais parlé non plus.

— Je connais tout ça par ma mère, tu sais. Elle n'a rien oublié de cette époque.

— Comment ça se fait ?

— Eh bien...

Et c'est ainsi que Sophie se mit à raconter l'histoire. Mais par où commencer ? Cette période qu'ils évoquaient semblait remonter à la préhistoire la plus obscure. Elle dit à Patrick :

— Tu n'as jamais essayé d'imaginer comment c'était avant ta naissance ?

— Comment ça ? Tu veux dire dans l'utérus ?

— Non, je veux dire à quoi ressemblait le monde avant toi.

— Pas vraiment. J'ai du mal à l'imaginer.

— Mais tu te rappelles comment c'était quand tu étais petit. Tu te souviens de John Major, par exemple ?

— Vaguement.

— Oh, lui, c'est normal qu'il soit vague. Et Mme Thatcher ?

— Non. J'avais seulement... cinq ou six ans quand elle a démissionné. Mais pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce qu'il va falloir qu'on remonte encore plus loin. Beaucoup plus loin.

Sophie s'interrompt, son visage s'assombrit.

— Tu sais, je peux te raconter tout ça, mais ça risque d'être frustrant. Il n'y a pas de fin à cette histoire. Elle s'arrête, c'est tout. Je ne sais pas comment ça se termine.

— Peut-être que moi, je la connais, la fin.

— Tu me raconteras, alors ?

— Bien sûr.

Et ils échangèrent un sourire fugace, leur premier sourire. Tandis que l'horizon peuplé de grues, le chantier incessant du paysage berlinois défilait derrière elle, Patrick regardait le visage de Sophie, la ligne gracieuse de la mâchoire, les longs cils noirs, et il sentit un frémissement, une gratitude de l'avoir rencontrée, un éclair de curiosité pour les promesses nouvelles de l'avenir.

Sophie se versa de l'eau pétillante servie dans une bouteille bleu marine et dit :

— Alors je t'emmène, Patrick. On va remonter le temps. Jusqu'au tout début. Jusqu'à un pays qu'on serait sûrement incapables de reconnaître. L'Angleterre de 1973.

— Tu crois vraiment que c'était si différent que ça ?

— Complètement différent. Imagine. Un monde sans téléphones mobiles, sans magnétoscopes, sans Playstations. Même pas de fax ! Un monde qui n'avait jamais entendu parler de la princesse Diana ou de Tony Blair, qui n'aurait jamais imaginé partir en guerre au Kosovo ou en Irak. À l'époque, Patrick,

il n'y avait que trois chaînes de télé. Trois! Et les syndicats étaient tellement puissants que, s'ils le voulaient, ils pouvaient très bien couper une chaîne pendant toute une soirée. Il y avait même des fois où les gens étaient obligés de se passer d'électricité. Imagine!

Le Chevelu et la Minette

HIVER

1

Imagine !

15 novembre 1973. Un jeudi soir, le murmure du crachin contre les vitres, la famille rassemblée au salon. Sauf Colin, retenu par son travail, et qui a prévenu femme et enfants de ne pas l'attendre. La pâle lueur des deux inévitables lampes de fer forgé. Le faux feu de cheminée qui siffle.

Sheila Trotter lit le *Daily Mail* : « *Aimer et chérir, pour le meilleur et pour le pire, dans la richesse et la misère, la maladie et la santé* » : telles sont les promesses qui permettent à la plupart des couples de surmonter les mauvaises passes. »

Lois lit *Sounds* : « *Mec, 18 a., aimant chats, ch. Londonienne, fan de Sabbath. Baba cool exigée.* »

Paul, précoce, lit *Les garennes de Watership Down* : « *Les paysans d'Afrique qui n'ont jamais quitté leur village perdu ne sont pas étonnés outre mesure lorsqu'ils voient un avion pour la première fois. C'est une chose qu'ils sont incapables de comprendre.* »

Quant à Benjamin... j'imagine qu'il fait ses devoirs à la grande table. Le sourcil froncé, la langue un peu tirée (c'est de famille : j'ai déjà vu ma mère faire pareil, crispée au-dessus de son portable). Des

devoirs d'histoire, sans doute. À moins que ce ne soit de la physique. En tout cas, un truc qui ne va pas de soi. Il lève les yeux vers l'horloge de la cheminée. Il est organisé, il s'est fixé une heure limite. Plus que dix minutes. Dix minutes pour synthétiser l'expérience.

Je fais de mon mieux, Patrick, vraiment. Mais elle n'est pas facile à raconter, l'histoire de ma famille. Ou si tu préfères, l'histoire de l'oncle Benjamin.

Je ne suis même pas sûre qu'il faille commencer par là. Mais c'est un point de départ qui en vaut bien un autre. En tout cas, c'est celui-là que j'ai choisi. Mi-novembre, la sombre promesse d'un hiver anglais, il y a près de trente ans.

Le 15 novembre 1973.

*

Les longs silences n'étaient pas rares. C'était une famille où on n'avait jamais appris à se parler. Tous indéchiffrables, aux autres et à eux-mêmes : tous sauf Lois, bien sûr. Elle avait des désirs simples, déterminés, et c'est bien ça qui a fini par la perdre. En tout cas, c'est comme ça que je vois les choses.

Je ne crois pas qu'elle aspirait à beaucoup plus, à cet âge-là. Juste à un peu de complicité, et à entendre des voix humaines de temps en temps. Née dans une telle famille, elle mourait d'envie de parler de tout et de rien ; mais elle n'était pas de ceux qui s'oublent dans les fous rires d'un tourbillon d'amis. Elle savait ce qu'elle cherchait, j'en suis sûre, elle le savait, même à seize ans, elle savait. Et elle savait où chercher. Depuis que son frère s'était mis à acheter *Sounds* tous les jeudis en rentrant de l'école, elle faisait mine, rituellement, chaque semaine, de se plon-

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TESTAMENT À L'ANGLAISE, prix Femina étranger, 1995
(Folio n° 2992).

LA MAISON DU SOMMEIL, prix Médicis étranger 1998
(Folio n° 3389).

LES NAINS DE LA MORT (Folio n° 3711).

BIENVENUE AU CLUB (Folio n° 4071).

Aux Éditions Calmann-Lévy

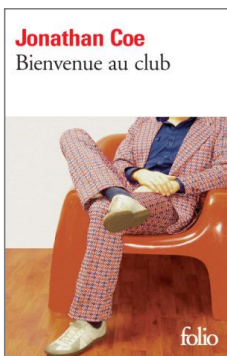
HUMPHREY BOGART.

Aux Éditions Gremèse

JAMES STEWART.

Aux Éditions du Rocher

UNE TOUCHE D'AMOUR (Folio n° 3975).



Bienvenue au club

Jonathan Coe

Cette édition électronique du livre
Bienvenue au club de Jonathan Coe
a été réalisée le 09 juin 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070317233).

Code Sodis : N50089 - ISBN : 9782072451041.

Numéro d'édition : 184904.